

certes, il traçait à son repentir un rude sentier, un sentier si escarpé qu'il n'aurait pu y marcher avec un pied humain. Mais sa mère unissait ses prières aux siennes, et un ange invisible le soutenait, recueillit ses larmes, les portait au Tout-Puissant ; et, sans doute, les larmes du pèlerin, épuisé de douleur et de lassitude, en tombant sur le grand livre où sont inscrites les fautes de l'humanité, effaçaient ces mots terribles, ces épithètes infamantes : FAUSSAIRE. —VOLEUR ! Et il continuait sa route au milieu des heureux qui l'eussent tant méprisé s'ils avaient vu ! Car les hommes n'ont pas la miséricorde du Dieu impeccable et tout-puissant. Ils ne se laissent point attendrir par les larmes. Couleraient-elles pendant une vie, jamais, sur le livre du monde, le mot FAUSSAIRE ne serait effacé.

Yves, parti depuis la veille, arriva devant Sainte-Anne, le 26 juillet au matin. L'église s'élevait majestueuse au milieu de la plaine et des troupes de pèlerins, venus de tous les points de la Bretagne, se dirigeaient vers le porche avec leurs croix argentées étincelant au soleil et leurs bannières aux couleurs vives. Ils chantaient et les cantiques se faisaient écho de colline en colline. La procession formait de longs anneaux à travers les ajoncs et les bruyères. Elle pénétra dans l'église. Comme tous, Yves s'agenouilla sur le sol de pierre. Il considérait attentivement les pèlerins ; ces pauvres gens, à la joue brunie par le soleil, au dos voûté par l'excès du travail, à la tempe blanchie par l'âge ; ces rudes pêcheurs dont la vie tout entière appartient à l'Océan, à la vague profonde, au hasard, au danger ; ces patients laborieux qui, de l'aube au crépuscule, demeurent courbés sur les sillons. Et malgré leur vie de travail incessant, tous avaient l'air heureux, tous priaient, tous chantaient. Ah ! c'est que dans ce pays de Bretagne, aux grandes falaises tristes, aux champs aux maigres sillons, l'impitoyable n'est pas venue tenter de jeter à terre ce Christ qui, du haut de sa croix, console ; et, sur cette destruction, ne mettre RIEN. Et RIEN ne suffit pas à l'homme, à l'homme malheureux surtout qui a tant besoin d'espérance. C'est un crime que d'étouffer l'aspiration de l'âme humaine. C'est une barbarie que de courber, comme une bête de somme, le travailleur sur ce sillon où la dure nécessité de la vie à gagner le tient penché ; car le travailleur est un homme racheté du sang d'un Dieu. Ah ! qu'il lève son front découragé vers le ciel, et une brise divine viendra le rafraîchir et le ranimer.

C'était un prêtre aux cheveux blancs qui, du haut de la chaire, disait ces choses vraies. Il parlait avec cœur et simplicité. Tous l'écoutaient, captivés, goûtant des joies pures, mais, plus encore que les autres fidèles, Yves comprenait enfin à quel point est fortifiante, douce, élevée, la religion divine. Qu'il était loin le temps où, grisé d'ambition, il entra hardiment dans la vie avec des audaces de conquérant et des violences d'insurgé.

Son désir insensé de richesse

était mort ; et dans l'atmosphère sereine de l'église embaumée d'encens, il sentait toutes ses ambitions se détacher de lui comme les feuilles mortes se détachent des branches à l'automne.

L'office divin terminé, les pèlerins quittèrent la nef. Tandis que de pieuses familles continuaient la pénitence en gravissant à genoux les marches de la *Sala Sancta* que d'autres encourageaient la fontaine pour y plonger leurs malades, des jeux s'organisaient devant le porche. De vigoureux gars, hâlés au vent de mer, se disposaient à lancer des boules. Plus loin sous un bouquet de chênes, quelques jeunes filles, parées de leurs beaux costumes aux couleurs vives, causaient avec leurs fiancés. Le pèlerin-mendiant leur tendit la main et reçut l'aumône. Celle qui lui donna la pièce de cuivre était toute jeune, blonde, le visage pâle et doux. Yves songea, en soupirant, à cette image qui continuellement le hantait, à cette image d'Hélène, triste comme un amour perdu, sévère comme un remords. A quelque distance de l'église, le passe-pied s'était mis en branle. Les danseurs, en se tenant la main, composaient une chaîne qui allait et venait en formant des plis et des replis. Les ailes des coiffes flottaient au vent, ainsi que les rubans des larges chapeaux bretons. Le pèlerin s'éloigna de ce lieu de fête. L'église déserte le tentait davantage. Et longtemps il pria seul devant la statue douze fois centenaire. Il la regardait couverte de bijoux précieux, entourée d'ex-voto. De son trône, elle semblait sourire à ses sujets bretons, et il disait : " O Reine ! O aieule du Sauveur ! O sainte Anne ! ayez pitié de moi. " Puis de l'autel ses yeux se reportaient sur les multiples bannières, sur les lampes d'or, sur les cierges innombrables, sur les rosaces multicolores enchâssées dans des dentelles de pierre. C'était un monde meilleur qui lui apparaissait dans les vitraux flamboyants de l'abside et des nefs. La foule dansante et joyeuse eût repoussé le voleur, eût dit *Racc* sur le faussaire ; mais tous ces anges aux ailes de neige, tous ces saints en robe de pourpre ou de saphir, joignant leur voix à celle de la BONNE DAME sainte Anne, lui murmuraient des paroles de paix, de miséricorde, d'espérance et de pardon.

Le lendemain, il reprit les sentiers qui conduisaient à sa lande sauvage. Il arriva le soir au coucher du soleil. Sa mère l'attendait sur le banc de pierre. Elle

s'avança, lui tendant les bras : — Mon enfant !... Mon pauvre enfant !

Puis, attendrie devant les pieds meurtris de son fils, les pieds nus, ensanglantés par les cailloux du chemin, elle voulut se mettre à genoux et laver les déchirures.

Mais lui, très pâle :

— O mère ! s'écria-t-il, l'écartant avec tendresse, non, je ne le souffrirai jamais....

Le soir, les forces du pèlerin étant réparées, ils se mirent à parler de l'avenir.

— Que feras-tu, mon enfant ? Retourneras-tu bien loin, à Paris ?

Elle le regardait avec anxiété ; mais Yves, remuant tristement la tête :

— Je n'irai plus jamais à Paris. A présent, ma vie est finie. Je suis désenchanté, je suis désabusé de tout. Ce que je ferai ? Je reprendrai le rude métier du marin, comme mes pères. Sur la mer, je veux expier.

A dater de ce jour, vêtu d'une vareuse de grosse laine et coiffé d'un béret bleu, Yves ne quitta plus la grève. La mer devint sa compagne. Il vivait avec elle par tous les temps, par tous les vents. Il la surveillait sans relâche, non pour lui demander des richesses, mais pour lui arracher les vies humaines en péril dans ses flots. Bientôt il connut à fond tous les points de la côte, tous les récifs, tous les écueils, tous les courants dangereux.

Le premier été, il sauva deux jeunes Parisiens qui s'étaient aventurés au large. Il les rendit à leur mère, qui lui saisit les mains et les baisa dans un élan de reconnaissance. La médaille de sauveteur lui fut adressée ; mais il refusa énergiquement de la mettre sur sa poitrine. L'hiver qui suivit, il porta secours à un vieux matelot, père de six enfants. Le sauveteur Yves devint bientôt légendaire. Tous saluaient avec respect cet homme énergique qui, jamais, ne calculait le danger pour arracher une victime à l'Océan furieux. Mais lui, loin de se glorifier de ses actes de courage, était, au contraire, confus des éloges, et il continuait à porter, à l'entour de tous les écueils, et au péril de sa vie, son incessante surveillance. Il prenait à peine quelques heures de repos ; puis il poussait au large sa barque de pêche. Dès l'aube, il jetait ses filets, et la nuit tombait, les phares s'allumaient au loin dans la brume, qu'il dirigeait encore sa voile et courait des bordées à un récif à l'autre. Il aimait cette grande mer triste comme lui, dont les

vagues se lamentaient sans cesse. Que de fois, immobile sur son bateau qu'il laissait voguer à l'aventure, il contemplant, en hiver, les flots gris comme de l'ardoise ; puis il écoutait, comme s'il comprenait leur langage, les plaintes mystérieuses du flux et du reflux.

Et les années s'écoulaient. Et le temps marchait avec sa régularité inflexible. Les feuilles du printemps remplaçaient celles de l'automne ; le vent d'hiver balayait les bruyères sur la lande, et la brise d'avril les faisait re-fleurir ; les oiseaux voyageurs s'en allaient à tire d'aile, puis revenaient. Mais lui continuait à vivre sur sa barque, seul, triste, oublié. Depuis longtemps, son départ d'Athènes, qui avait fait tant de bruit, éveillé tant de curiosité, n'était que de l'histoire ancienne. On n'en parlait seulement plus dans les cercles élégants, ni au café de la Belle-Grèce.

Fin ! A la mer ! le séduisant marquis de Villepreux. A un autre maintenant d'occuper les esprits.

Mais lui n'oubliait pas. Qu'est-ce que l'espace de cinq années, quand un siècle n'eût pas affaibli sa mémoire ni atténué l'immense douleur de sa vie. Comme au premier jour, il aimait Hélène, cette jeune femme qui avait tant souffert par lui. L'oublier !... Sa personne était bien sur la mer sauvage de Quiberon, mais son âme était à Phalère, devant cette mer si transparente, devant ce ciel si limpide. L'oublier !... il avait tout emporté dans son souvenir : le doux visage de sa femme, ses grands yeux bleus, ses lèvres roses, ses cheveux d'or ; et l'atelier avec ses statuettes et ses fleurs ; et la véranda enguirlandée de jasmins ; et le banc de marbre d'où, assis côte à côte, ils admiraient les vagues frangées de blanche écume, venant mourir à leurs pieds. L'oublier !... Oublier Hélène, autant dire qu'on oublie le Paradis perdu. Sans cesse, il souffrait de l'ardent désir de la revoir. Il était vraiment de la race de ces Bretons, au cœur fidèle, qui ne savent aimer qu'une fois. Aussi passait-il indifférent à toutes choses sur la terre. Il passait le front penché, l'œil triste, perdu dans le vague du lointain, comme un homme accablé qui n'attend plus de la vie que son renouvellement. Il espérait qu'il ne se ferait pas attendre. Qui sait, quelque tempête furieuse, quelque sauvetage périlleux... Et il souriait à la pensée de finir comme un braconnier marin.

(A suivre)